

Mireille Bost

Le Syndrome Massini



I

Sa tasse de café à la main, Guido Massini s'avança jusqu'au bord de la terrasse. Devant lui, s'étalait une campagne verdoyante, barrée à l'horizon par la ligne bleutée des collines. Plus loin, à l'Ouest, celles-ci se brisaient, formant des éboulements chaotiques, les « Balze », comme si un géant s'était amusé à les fendre et les pulvériser à coups de masse.

La demeure familiale des Massini était située sur les hauteurs de Volterra, en Toscane. En se penchant un peu par-dessus la balustrade de pierre, on apercevait, sur la droite, le dôme hexagonal de l'église San Giovanni et la tour du Podestat qui dominaient la ville. Le soleil encore pâle de ce matin d'hiver caressait doucement l'enchevêtrement des toits de tuiles rouges.

Ingénieur travaillant pour un grand groupe industriel, Guido Massini ne ressemblait pas à l'idée que l'on peut se faire d'un homme de science. Agé d'une quarantaine d'années, grand, les épaules

carrées, sa silhouette évoquait plutôt celle d'un sportif, nageur ou rugbyman. Sous la chevelure noire abondante que striaient à peine quelques fils gris aux tempes, le visage présentait des traits énergiques, adoucis cependant par la ligne courbe des lèvres pleines et l'éclat chaleureux des yeux sombres, derrière des lunettes à fine monture dorée.

Il tourna la tête en entendant le glissement léger d'un pas sur les dalles. Alessandro venait de faire son apparition sur la terrasse, les pieds nus dans des mocassins de cuir fatigués, vêtu d'un pantalon de jogging bleu marine et d'un chandail beige qui bâillait au col et dont les manches s'évasaient aux poignets. Ses cheveux noirs ébouriffés partaient dans tous les sens et une barbe naissante bleuissait son menton et ses joues. Cependant, même dans cette tenue un rien négligée, il gardait une sorte d'élégance qui tenait sans doute à l'aisance et la décontraction marquant ses moindres gestes. Guido Massini regardait son fils s'avancer avec, au fond des yeux, une lueur de fierté. Le jeune homme lui adressa un large sourire dont la blancheur aurait pu servir de publicité à une marque de dentifrice.

– 'Jour, 'Pa ! lança-t-il gaiement.

Sous l'apparente désinvolture de ce salut transparaissait toute la tendresse que Sandro éprouvait pour son père. Il s'approcha de la table du petit déjeuner. Son regard accrocha la chaise vide et la tasse abandonnée au bord de laquelle adhérait une trace de rouge à lèvres.

– Maman est déjà partie ?

Guido acquiesça.

– Elle avait un avion à prendre. Tu sais qu'elle regroupe ses cours sur les trois premiers jours, afin d'être libre le reste de la semaine.

Sandro hocha la tête. Il savait. Une ombre de contrariété passa sur son visage, comme chaque fois qu'on évoquait la profession de sa mère et les nombreux déplacements qu'elle impliquait : en voiture, pour gagner Florence et l'aéroport, puis l'avion jusqu'à Toulouse, le taxi jusqu'au Mirail où elle enseignait l'histoire de l'art à l'université et, trois jours plus tard, le trajet en sens inverse : Toulouse, Florence et retour à Volterra. Cela recommencé chaque semaine, depuis des années. Christine Massini avait passé le cap de la quarantaine et Sandro se demandait, non sans inquiétude, combien de temps elle pourrait tenir à ce rythme.

– Pourquoi n'abandonne-t-elle pas l'enseignement ? demanda-t-il, pour la vingtième fois, peut-être. Vous n'avez pas besoin de cela pour vivre. Elle pourrait très bien se faire décharger de cours, rester ici et se consacrer à la recherche...

Guido Massini poussa un soupir résigné. Cette discussion, il l'avait eue avec sa femme, des années plus tôt, après qu'elle eut perdu l'enfant qu'elle portait, une petite fille qu'ils avaient décidé d'appeler Fulvia. Face au désespoir qui était alors le sien, il n'avait pas eu le cœur de lui demander de renoncer à

ce qui constituait, avec Alessandro et lui-même, l'une de ses raisons de vivre.

– Ta mère tient beaucoup au côté pédagogique de son métier, expliqua-t-il patiemment. Transmettre son savoir et sa passion pour l'art aux jeunes générations, c'est ce qui compte le plus pour elle. Et peu importent les fatigues du voyage !

Il s'interrompit et sourit intérieurement. Un jour, Christine lui avait confié qu'elle aimait aussi ces déplacements, ces longues plages de silence et de solitude qui lui permettaient d'écrire, de réfléchir, de rêver, et qui étaient comme de petites bulles, hors de l'espace et du temps. Mais cela, il n'était pas forcé de le dire à son fils.

À vingt-quatre ans, à peine, Alessandro Massini jouissait d'une certaine renommée dans le domaine littéraire. Il était l'auteur d'une série de romans sentimentaux qu'il signait du nom de Fulvia Stromboli. Le pseudo féminin, c'était une idée de son éditeur, Gennaro Ferrucci, qui jugeait que c'était « plus vendeur ». Cela ne dérangeait pas Sandro. Il trouvait même que c'était plutôt amusant. Mais le succès était arrivé assez vite. Il avait fallu répondre à des demandes d'interview, organiser des séances de signature. Ferrucci – toujours lui – avait pensé que les lecteurs seraient déçus si le subterfuge était découvert. Ils avaient donc mis la main sur Camilla di Pozzo, qui travaillait dans la maison. Comme secrétaire, elle n'était pas très efficace, mais elle était ravissante, vive

d'esprit et possédait un sens remarquable des relations humaines. Exactement ce qu'il fallait pour tenir le rôle de Fulvia Stromboli auprès de la presse et du public.

Contre toute attente, le jeune homme ne se sentait absolument pas frustré par cet arrangement : Pendant que cette brave Camilla se tapait toutes les corvées, il pouvait voyager, sortir avec qui il avait envie sans risquer de voir, le lendemain, sa photo et celle de sa conquête s'étaler à la une des magazines people. Passionné d'aviation, de course automobile, curieux de tout, amoureux éperdu de la vie, il se définissait lui-même comme un dilettante et affirmait qu'il écrivait ces bluettes sentimentales par paresse, parce que c'était relativement facile, que cela lui procurait une certaine aisance financière et lui permettait de mener la vie qui lui plaisait, au grand désespoir de sa mère, qui aurait voulu le voir se consacrer à des ouvrages plus sérieux et devenir « un véritable écrivain ».

Sandro vivait à Rome la plupart du temps. Il avait débarqué à Volterra quelques jours plus tôt, afin de passer les fêtes de fin d'année avec ses parents. Il retrouvait toujours avec bonheur le calme de la grande maison familiale et la sauvage beauté de ce coin de Toscane. Les yeux fermés, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, savourant la douceur de cette matinée. La voix de Guido l'arracha à sa rêverie.

– Tu devrais aller te rendre présentable. J'ai un service à te demander.

– Tout ce que tu veux, ‘Pa, répondit-il sans ouvrir les yeux.

– Tu te souviens de Philippe Cayzac ?

– Ton copain français qui bosse pour un labo pharmaceutique du côté de Toulouse ?

– C’est cela. Cayzac m’a téléphoné, hier. Il souhaite me rencontrer. Il dit qu’il a besoin d’un conseil...

– Un conseil d’ordre scientifique ?

Guido secoua la tête.

– Je n’en sais rien. Il n’a pas précisé. Mais j’en apprendrai bientôt plus : son avion atterrit à Florence dans moins de deux heures. Tu peux aller le chercher à l’aéroport ?

Sandro se leva avec un sourire.

– Bien sûr ! J’espère seulement que je le reconnaîtrai. Cela fait un bout de temps que je ne l’ai pas vu.

*

* *

Les portiques de la zone de contrôle libérèrent le flot des passagers en provenance de Toulouse qui se dirigèrent aussitôt vers les tapis roulants où leurs bagages allaient leur être restitués dans un laps de temps plus ou moins long. Debout dans le hall des arrivées, Sandro Massini scrutait le visage des voyageurs d’une quarantaine d’années, cherchant à se remémorer les

traits de l'ami de son père. Il commençait à regretter de ne pas s'être muni d'une pancarte, quand il vit un petit bonhomme replet, tirant derrière lui une valise de toile beige, venir vers lui en agitant sa main libre.

Philippe Cayzac n'avait pas tellement changé depuis la dernière fois qu'il l'avait rencontré. Il avait grossi et le sommet de son crâne s'était dégarni, mais il avait gardé la même bouille ronde, les mêmes lèvres gourmandes, les mêmes yeux verts un peu globuleux qui lui donnaient un air perpétuellement étonné. Quand il fut près de lui, Sandro remarqua qu'il avait l'air essoufflé et transpirait abondamment, bien que la température régnant à l'intérieur de l'aéroport ne fût en rien excessive.

– Sandro ! s'exclama le voyageur. Ma parole, te voilà devenu un homme ! La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais qu'un ado boutonneux mais tu faisais déjà tourner la tête de toutes les filles du coin... Comment va ton père ?

Cayzac s'était exprimé en français, langue que maîtrisait parfaitement Sandro car, si la famille de son père était originaire de Toscane, sa mère, en revanche, était Française. Le jeune homme avait vu le jour dans la région toulousaine et possédait la double nationalité. Il ne put réprimer un sourire devant ce flot de paroles.

– Guido va bien. Il est impatient de vous revoir. Mais vous devriez reprendre votre souffle... Il paraît que ce sont les Italiens qui sont volubiles...

Cayzac eut un petit rire qui se transforma tout à coup en une quinte de toux. Sa respiration devint sifflante. Le visage congestionné, il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit un aérosol qu'il porta précipitamment à la bouche. Sur le moment, il parut aller mieux, sa respiration se fit plus calme mais, soudain, il pâlit, chancela et s'effondra d'un coup, sans que Sandro ait le temps d'esquisser le moindre geste pour le retenir. Il se pencha avec inquiétude sur son compagnon.

– Philippe ! Que vous arrive-t-il ?

Le malaise et la chute du voyageur n'étaient pas passés inaperçus. Déjà, plusieurs passagers s'agglutinaient autour de l'homme à terre et de Sandro Massini.

– Alerte la sécurité, lança ce dernier. Appelez une ambulance !

Il entoura d'un bras les épaules de Cayzac, lui soutenant le buste. L'homme était à demi inconscient. Il leva sur Sandro un regard déjà voilé ; ses lèvres s'entrouvrirent et il murmura dans un souffle :

– Préviens... Bénédicte...

Ses yeux se fermèrent et sa tête retomba sur sa poitrine. Sous le choc, Sandro contemplait le corps désormais inerte de l'ami de son père, quand un mouvement agita la foule des curieux massés autour des deux hommes. Deux ambulanciers, munis d'un brancard, venaient de faire leur apparition dans le hall. Avec des gestes rapides et précis, ils chargèrent l'homme

inconscient sur le brancard et se dirigèrent sans attendre vers l'ambulance stationnée devant l'aéroport. Le tout s'était déroulé si vite que Sandro avait à peine eu le temps de réagir. Par réflexe, il demanda néanmoins à l'un des brancardiers où son compagnon était conduit, puis il sortit son téléphone portable et appela son père.

*
* *

Guido Massini poussa la porte du service de cardiologie de l'hôpital Amerigo Vespucci. Sandro était debout au milieu du couloir, discutant avec un homme en blouse blanche.

– Comment va-t-il ? demanda-t-il en s'approchant.

Sandro le prit par le bras.

– Papa, je te présente le professeur Battestini...
Mon père, Guido Massini...

Guido répéta sa question en se tournant vers le médecin.

– Comment va-t-il ?

L'homme en blouse blanche secoua lentement la tête.

– Je suis désolé... Nous n'avons rien pu faire... Au début, nous avons cru qu'il s'agissait d'un simple malaise vagal, mais c'était bien plus grave : un collapsus cardio-vasculaire, un effondrement total du système circulatoire. Nous avons tout tenté pour le ranimer. En vain. Le cœur s'est arrêté...

Guido demeura un moment interdit, comme hébété. Ses regards se portèrent successivement sur son fils et sur le professeur.

– Je... je peux le voir ? balbutia-t-il enfin.

La pression de la main d'Alessandro sur son bras s'accentua.

– Plus tard, 'Pa. Je crois que tu as d'abord besoin d'un remontant. Allons, viens !...

*
* * *

Guido reposa sur la table son verre de grappa et contempla pensivement le liquide ambré.

– Je ne parviens pas à y croire, murmura-t-il. Tout cela est si soudain...

Sandro hocha la tête, avec une moue attristée.

– Ce genre de crise ne prévient pas... Tu savais qu'il souffrait du cœur ?

– Non ! Asthmatique, ça oui, je le savais. Mais cardiaque...

Il s'interrompit et leva les yeux sur son fils.

– Que s'est-il passé, exactement ?

– Je ne sais pas trop... Nous bavardions tranquillement, puis il a eu une crise d'asthme. Il a pris son aérosol de ventoline et il s'est écroulé presque aussitôt... Tu crois qu'il pourrait s'agir d'un effet secondaire ?

Guido considéra le jeune homme avec étonnement.

– De la ventoline ? Sûrement pas ! Cette substance a un effet dilatateur sur les bronches. Elle peut provoquer, à la rigueur, une vasodilatation périphérique, mais en aucun cas un collapsus.

Il se tut et tous deux restèrent un moment silencieux, plongés dans leurs pensées. Puis Sandro demanda à brûle-pourpoint :

– Philippe n’était pas marié, n’est-ce pas ?

– Non, il était célibataire. Pourquoi...

– Il avait une copine ? Je veux dire : une relation suivie avec une femme ?

Guido haussa les sourcils, se demandant où son fils voulait en venir.

– Je n’en sais rien. Nous n’étions pas intimes à ce point. Pourquoi me demandes-tu cela ?

– Avant de perdre connaissance, il m’a dit de prévenir Bénédicte. Tu vois qui cela peut être ?

– Aucune idée... Il avait une sœur plus âgée, mais je crois qu’elle s’appelle Jeanne.

Sandro se mordit la lèvre inférieure et plissa le front, en proie à une profonde réflexion. Puis il lança, d’un ton décidé :

– Tu devrais retourner à l’hôpital pour t’occuper des formalités. Moi, je vais essayer de trouver une place sur le prochain vol pour Toulouse.

– Toulouse ? répéta son père avec un accent de surprise. Que veux-tu aller faire à Toulouse ?

Le jeune homme se leva, l’air déterminé.

– Je dois trouver cette Bénédicte, répliqua-t-il.

II

En cette fin d'après-midi, Christine Massini longeait le péristyle de brique rose menant vers la sortie de la faculté. Elle jeta un coup d'œil en passant sur la bibliothèque universitaire qui s'élevait sur sa droite et ne put réprimer un frisson. C'est là qu'elle se trouvait, le 21 septembre 2001, à 10 h 17. Le bâtiment, flambant neuf, devait être inauguré dans les jours suivants. C'était la période des inscriptions, deux semaines environ avant la rentrée. Les couloirs de l'université étaient bondés d'étudiants et d'enseignants, venus récupérer leur planning ou aider aux démarches administratives. Il y avait eu tout d'abord une secousse, comme un léger tremblement de terre et, quelques secondes plus tard, cette déflagration énorme, à vous déchirer les tympans. Toutes les vitres de la bibliothèque avaient explosé. Instinctivement, la jeune femme avait levé les mains pour se protéger le visage et des éclats de verre s'étaient fichés dans ses avant-bras.

Elle ne savait plus très bien comment elle s'était retrouvée aux urgences de Purpan. Avec la voiture d'un collègue, sans doute. Elle se souvenait seulement du ballet des ambulances, dans la cour de l'hôpital et de tous ces gens, entassés dans la salle d'attente ou errant dans les couloirs. Ces gens couchés sur des civières, assis sur des sièges de plastique ou à même le sol. Certains étaient couverts de sang. Sur le visage de tous se lisait l'hébétude la plus complète. Elle s'était dit qu'avec tout ce monde, cela prendrait du temps avant qu'on s'occupe d'elle et elle s'était laissée glisser par terre, la tête contre ses bras reposant sur ses genoux relevés...

Quand elle avait rouvert les yeux, ils étaient debout devant elle, Guido et Alexandre. Elle les avait regardés un moment en silence, comme si elle ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là. Ils avaient sans doute appris la nouvelle par la radio ou la télévision. Comment avaient-ils pu arriver aussi vite ? Guido avait dû rouler comme un fou, des heures durant... Un sanglot lui avait déchiré la poitrine. Elle les avait étreints tous les deux, riant et pleurant à la fois...

*

* *

Christine déboucha sur l'esplanade, devant la grille d'entrée et se dirigea vers le parking. Elle marqua un temps d'arrêt en apercevant la silhouette

mince et élancée, appuyée au capot d'une voiture qu'elle ne connaissait pas – un véhicule de location, sans doute.

– Alexandre ! Qu'est-ce que tu fais ici ? s'écria-t-elle quand elle fut à la hauteur du jeune homme.

Sandro leva la tête et lui décerna un sourire éblouissant.

– Moi aussi, je suis content de te voir, Maman, lança-t-il ironiquement. J'avais à faire à Toulouse. Je viens à peine d'arriver. Alors je me suis dit que je pouvais venir d'attendre à la sortie des cours... Histoire d'inverser un peu les rôles.

Il s'empara du cartable de sa mère et ouvrit la portière droite de la voiture.

– Je t'emmène prendre un verre au Capitole, et ensuite cap sur la maison de Grand-mère !

– Tu veux aller à Hauterive ? protesta Christine en s'installant sur le siège passager. Mais c'est à plus de trente kilomètres d'ici !

– Je sais, admit Sandro. Où est le problème ?

– Je te signale que j'ai des cours, demain matin.

– Rassure-toi : je te ramènerai à temps auprès de tes chers étudiants !

Christine eut une moue peu convaincue.

– La maison est fermée depuis des mois. Il n'y a rien à manger, là-bas.

– On achètera un truc en route et on pique-niquera, répliqua le jeune homme avec un sourire désarmant.